

ALEXANDRE ZINOVIEV

**LES HAUTEURS
BÉANTES**

TRADUIT DU RUSSE PAR
WLADIMIR BERELOWITCH

Ce livre est constitué des bribes d'un manuscrit, découvertes par hasard, c'est-à-dire à l'insu des autorités, dans un dépotoir récemment inauguré et très vite abandonné, Le Numéro Un et ses adjoints, rangés par ordre alphabétique, assistèrent à l'inauguration officielle du dépotoir. Le Numéro Un donna lecture d'un discours historique, où il annonça que le rêve séculaire de l'humanité était à deux doigts d'être réalisé, car on percevait déjà la venue des lendemains qui sentent, c'est-à-dire du Socisme. Le Socisme est une société imaginaire qui pourrait se constituer si les individus agissaient entre eux exclusivement selon les lois de la société, mais qui, en réalité, est impossible, en raison de la fausseté même de ses postulats de base. Comme toute ineptie anhistorique, le Socisme possède sa théorie fausse et sa pratique erronée, mais il est impossible de déterminer en théorie ou en pratique, où commence ici la théorie et où finit la pratique. Lvanbourg, localité qui ne localise rien, n'existe pas dans la réalité. Et même si par hasard elle existait, elle serait une pure fiction. En tout cas, si elle est possible quelque part, ce n'est sûrement pas chez nous, à lvanbourg. Quoique les événements qui sont évoqués dans le manuscrit, soient, selon toute apparence, fictifs, ils présentent un intérêt, en tant que témoignage des conceptions erronées que les anciens ivaniens avaient de l'homme et de la société humaine.

Ivanbourg, 9974.

SCABMLCBP

Tous les savants d'ici l'affirment et de nombreux savants d'ailleurs le reconnaissent, les habitants d'Ivanbourg dépassent tous les autres d'une bonne tête, à l'exception de ceux qui ont suivi leur exemple. Ils les dépassent non de par leur nature biologique réactionnaire (de ce point de vue, ils sont comme les autres), mais grâce à des conditions historiques progressistes, à une théorie juste, expérimentée sur leur propre peau et à une sage direction qui en sait long sur la question. Pour cette raison, les habitants d'Ivanbourg ne vivent pas au sens trivial et ancien où les autres, là-bas, vivent leurs derniers jours, mais ils accomplissent un ensemble de mesures historiques. Ds les accomplissent même lorsqu'ils n'en savent rien et qu'ils n'y participent pas. Et même lorsque ces mesures ne sont pas du tout mises à exécution. La présente recherche a précisément pour objet une de ces mesures. Il s'agit du SCABMLCBP. Ce mot est formé de la première lettre du nom de ses participants les plus en vue. C'est le Collaborateur qui a inventé ce nom, et c'est le Penseur, qui, le premier, l'a introduit dans la science, après avoir publié à cette occasion une série d'articles sur un autre sujet, plus actuel. Ces articles étaient d'un haut niveau théorique, si bien que personne ne les lut, mais que tout le monde les approuva. Après quoi, le terme SCABMLCBP fut universellement adopté et on cessa d'en faire usage.

La mesure en question fut imaginée par l'Institut Prophylactique des Mauvaises Intentions, mise à exécution sous la surveillance du Laboratoire du Lavage des Cerveaux, avec la collaboration de la Revue des Directives et répercutée par l'initiative de la base. Elle fut approuvée par le Numéro Un, les Adjoints, les Suppléants et tous les autres, à l'exception de quelques-uns dont l'opinion était erronée. Le but de la mesure était de découvrir les éléments qui désapprouvaient sa mise à exécution et de prendre les dispositions adéquates.

PRINCIPES MÉTHODOLOGIQUES

Deux groupes prirent part à cette mesure historique: les questionnés et les questionneurs. Ces groupes étaient constitués des mêmes personnes. Les questionnés savaient qu'ils étaient l'objet d'une surveillance. Les questionneurs savaient

que les questionnés étaient au courant. Les questionnés savaient que les questionneurs savaient qu'ils étaient au courant. Et ainsi de suite. Cependant, chaque groupe était autonome et n'exerçait aucune influence sur l'autre groupe. Il n'y avait entre eux aucun contact d'information, grâce à quoi ils étaient parvenus à une compréhension totale. Les questionnés étaient guidés par les principes suivants : 1) on n'y peut rien ; 2) qu'est-ce que ça change, si ; 3) on s'en fout. Comme le démontra le Collaborateur, ces principes entraînent logiquement les corollaires suivants : 4) de toute façon, c'est inévitable ; 5) et puis enfin, il est grand temps de ; 6) qu'ils aillent tous se faire... Par contre, les questionneurs s'en tenaient aux principes suivants : 1) de toute façon, ils n'y couperont pas ; 2) ils débarrasseront tout d'eux-mêmes ; 3) ils liquideront tout d'eux-mêmes. Le Collaborateur susnommé en tira le corollaire suivant : 4) ils avoueront tout d'eux-mêmes. Le problème de savoir si le principe « ils inventeront tout d'eux-mêmes » était démontrable ou non dans ce système n'a pas encore été résolu à ce jour. Mais en principe, ce problème ne constitue pas une question de principe, parce que tout s'invente de soi-même, puisqu'il n'y a rien à inventer, car de toute façon tout existe déjà. Grâce aux principes exposés, on réussit à augmenter la production de l'information inutile et à réduire les délais d'exécution. La mesure historique devint entièrement auto-nongérée et, comme toute mesure bien conçue et appliquée avec conséquence, elle se termina en queue de poisson. Elle donna lieu à la mise en œuvre de certaines réalisations scientifiques et techniques. En particulier, l'Instructeur réussit, avec l'aide d'un traducteur synchrophasocyclobétatronique, à trouver l'espace au niveau des toilettes du Schizophrène et à enregistrer son intention d'entreprendre un traité sociologique quasi scientifique ; cette intention lui était venue à l'esprit au moment où, souffrant d'un accès de constipation, il obtint le résultat voulu et soumit l'organisation existante à une critique acerbe. Cette découverte remarquable ne reçut aucun commentaire dans la Revue et c'est pourquoi nous ne nous étendrons pas sur ce sujet.

TEMPS ET ESPACE

Après cet ensemble de mesures historiques, le bourg d'Ivanbourg fut transfiguré. L'ancien bâtiment de l'École devint une filiale de l'Institut. Le vécé fut surélevé et revêtu d'acier et de verre. A présent, les touristes qui affluent massivement à Ivanbourg, peuvent s'assurer de visu, du haut du belvédère, que les rumeurs mensongères qui ont transpiré chez eux ne sont que de pures calomnies. On nomma un nouveau Numéro Un. Puis on expédia quelque part l'ancien Directeur, en raison de son inutilité. Le nouveau était aussi vieux que l'ancien, mais en revanche, il n'était pas moins progressiste, ni moins instruit. A côté du vécé, on construisit un hôtel, où on installa le Laboratoire. Autour de l'hôtel, on érigea une dizaine d'églises pittoresques toutes neuves, datant au plus tard du dixième siècle ; cela, afin que les touristes aient quelque chose à se mettre sous la dent dans le temps libre que leur laissent les visites des entreprises-modèles. Les

murs des églises furent couverts de fresques médiévales par le Peintre en personne, qui avait créé le portrait du Numéro Un campé en première ligne et qui fut pour cela gratifié d'un prix, d'une récompense et d'un titre. Le Peintre représenta les descendants démocrates dans leur héroïque combat quotidien, et les grands militants du culte de cette époque reculée, mais complètement oubliée. Sur la fresque principale, le Peintre représenta le Numéro Un et ses Adjoints qui furent aussitôt gratifiés d'un prix ; quant au Numéro Un, il reçut deux prix : un prix pour ceci, un autre pour cela. En conséquence, les denrées alimentaires baissèrent et c'est pourquoi elles n'augmentèrent que de cent pour cent, et non de cinq pour cent, comme chez les autres, là-bas. La rivière Ivanasse fut barrée dans tous les sens. Elle reflua en arrière, inonda le champ de pommes de terre, objet passé de la fierté des Ivaniens et forma un lac artificiel, objet présent de la fierté des Ivaniens. Tous les habitants furent récompensés, à l'exception de quelques-uns. A cette occasion, le Directeur donna lecture d'un rapport, où il fit une analyse de tout et où tout fut synthétisé. En conclusion, il affirma: mais ça ne fait que commencer, vous allez voir ce que vous allez voir. Le rapport avait été préparé par le Prétendant, à la tête d'un groupe important de collaborateurs. Cette circonstance est restée dans l'ombre, car elle était connue de tous, sauf du Directeur; celui-ci fut donc récompensé, puis on lui décerna une récompense pour avoir été récompensé.

Sur l'autre rive, surgit un nouveau quartier, fait de maisons identiques dans leur forme, mais indifférenciables dans leur contenu. Le Bavard, qui par hasard avait reçu une chambre d'isolement contiguë dans ce quartier, disait que tout y était si uniforme qu'il n'était jamais vraiment sûr d'être chez lui plutôt qu'ailleurs, et lui-même plutôt qu'un autre. Cependant, le Membre entra en polémique avec lui et affirma que c'était là un signe de progrès que seuls, des fous ou des ennemis pouvaient nier, car la diversité engendre l'inégalité naturelle. Attendez un peu, disait-il, qu'on vous construise des établissements alimentaires et autres institutions socio-culturelles, et vous ne connaîtrez plus votre bonheur.

Au centre du nouveau quartier fut aménagé un vieux terrain vague. On voulait tout d'abord y édifier un panthéon, puis on décida de construire un lac et de le peupler de caviar pressé. On érigea un Débit de lait. Ce débit acquit une immense popularité. Une foule importante se rassemble toujours autour, qu'il y ait de la bière (ce qui est chose rare), ou qu'il n'y en ait pas (ce qui est chose également rare). On apporte à boire. On se dispose par groupes sur les tonneaux, les caisses et les tas d'ordures. Les groupes se constituent pour un temps plus ou moins long. Certains se maintiennent pendant des mois et même des années. Récemment, l'un d'eux a célébré son cinquantenaire, à la suite de quoi les visiteurs du Débit furent gratifiés d'une récompense et le Numéro Un en reçut deux: une fois pour sa participation, une autre fois pour sa non-participation. Le groupe cinquantenaire se réunit rarement au grand complet. Habituellement, ils sont trois ou quatre à se rencontrer, dans des combinaisons différentes. Ce qui reste stable, c'est le lieu de rassemblement du groupe.

LE COMMENCEMENT

Un jour, le Collaborateur qui s'était donné pour tâche d'éclaircir et de supprimer, se trouva dans la zone du Débit. Lui qui avait le droit de prendre sans faire la queue tout ce qu'on pouvait trouver, et aussi tout ce qu'on ne pouvait trouver nulle part, il prit sa place dans la longue file d'attente et se mit à écouter, au grand étonnement de l'assistance. Les interlocuteurs paraissaient être des intellectuels, mais, pour une raison inconnue, ils se vouvoyaient entre eux et n'employaient guère d'expressions malséantes (au sens ancien du terme), lorsqu'ils discutaient sur un sujet malséant (au sens moderne du terme). D serait absurde de nier l'existence des files d'attente, de la pénurie, du je-m'en-foutisme, de la grossièreté et de tout le reste, disait le Membre. C'est un fait indéniable. Mais ce ne sont là que des détails de la vie courante qui ne découlent pas de l'essence de notre Isme. Lorsque l'Isme sera pleinement réalisé, tout cela n'aura plus lieu d'être. C'est justement pour que ces choses-là ne se produisent plus qu'il a été inventé par les meilleurs représentants de l'humanité. Vous avez raison, disait le Bavard. Mais l'Isme, ce ne sont pas seulement des assemblées et des défilés solennels, c'est aussi une forme bien précise d'organisation et de reproduction du quotidien. Le reste n'est que bavardages pour aveugles-sourds-muets-idiots. Le Collaborateur dit qu'il était d'accord avec eux deux et raconte l'anecdote archiconnue, selon laquelle on pouvait toujours construire l'Isme parfait dans une localité, mais qu'il valait mieux en habiter une autre. Le Membre dit que de son temps, ce n'est pas avec ce genre d'anecdotes qu'on pouvait s'attirer des félicitations, Le Collaborateur répondit : votre temps est passé ; maintenant, c'est le nôtre. Le Bavard dit qu'il n'y voyait pas de différence essentielle.

Pour boire, on trouva un endroit à la limite du terrain vague, dans un dépotoir bien douillet. Le Membre prononça un discours accusateur et entreprit de faire le ménage. Le Collaborateur amena un tonneau du Débit, en profitant de l'occasion pour obtenir un rendez-vous de la vendeuse. Le Bavard subtilisa quelque part une caisse. L'Arriviste, qui repartait boire une cinquième chope, revendiqua des droits sur la caisse. Mais après avoir subi les railleries du Collaborateur, il s'associa au groupe. Le Membre sortit un litron de sa poche latérale. Le Bavard versa une larme et dit qu'il n'avait jamais perdu sa foi en l'Homme. Après la troisième chope, vint le moment pour lequel l'espèce humaine est prête à se résigner à la cure de désintoxication. Le Bavard déballa ce qu'il avait à dire sur son secteur. Vos récriminations ne sont que puérilités, lui répondit le Collaborateur. Vous parlez d'une affaire, ils ont dans leur secteur dix parasites, cinq combinards, trois mouchards et deux paranoïaques. Vous devriez vous estimer heureux. Moi, j'ai deux cents collaborateurs dans mon département. Il y en a deux qui travaillent à peu près correctement. L'un par bêtise, l'autre par habitude. Pour les autres, ce sont des parasites, tous des parasites, et rien que des parasites. Nullité crasse. Panier de crabes. Dénonciations. Démolitions. Intrigues. Ne pensent qu'à en tirer le plus possible. Vous voyez là-bas ce type avec une sale binette? Il est de chez

nous. C'est un instructeur. Je vous préviens, c'est un salaud hors pair. Et de plus, un crétin de premier ordre. Même dans les cas les plus simples, il ne parvient pas à faire la différence entre ce qui est pro et ce qui est anti. Le Bavard dit que si on travaillait mal chez eux, ce n'était déjà pas si mal : c'est si on y travaillait bien que ça irait vraiment mal. L'Arriviste dit que de toute façon, il ne pouvait pas y avoir pire. Le Collaborateur rappela à cette occasion la vieille et célèbre anecdote sur les optimistes et les pessimistes (1) et accusa l'Arriviste de pessimisme. On dirait vraiment que vous collectionnez les anecdotes, vous autres, dit l'Arriviste. Tout compte fait, dit le Bavard après deux chopes, en un sens, ce n'est pas tellement un bien que ça aille mal chez eux, il vaudrait mieux que ça aille mieux. Et puis même, acheva-t-il sa pensée après une nouvelle couple de chopes, tout cela ne joue aucun rôle. Personne ne sait ce qui est bien et ce qui est mal. Sauf peut-être le Littérateur. L'Arriviste dit que c'était partout pareil. Un jour, on a un fourbi qui s'est cassé. Or, on a un travail de première urgence et de première importance. Priorité absolue. Je téléphone au chef, je dis, voilà ce qui se passe. D me répond, ce n'est rien du tout, je vais téléphoner au service qu'il faut, ils vont vous arranger ça en moins de deux. Le soir même, je téléphone au service. Réponse: première nouvelle. Le lendemain matin, je retéléphone au chef. Impossible, il est en conférence. Et le travail en est toujours au point mort. Le lendemain, je vais voir le chef. J'attends deux heures. D me dit: ne t'inquiète pas, première urgence, première importance, je ferai le nécessaire. D fait venir le chef de service et lui ordonne devant moi de tout faire immédiatement. Deux jours passent, rien. Ce n'est qu'au bout d'une semaine, après un ordre écrit, qu'on prépare les dessins, l'étude technique et les calculs. Au bout de deux semaines, le fourbi est prêt. Mais tout est fait de travers et ce n'est pas du tout ça qu'il nous faut. Je retourne voir le chef. Il dit qu'il n'y peut rien : « Tu vois bien, les bras m'en tombent, débrouille-toi tout seul. » J'achète un demi-litre, je l'apporte aux mécanos: Aidez-moi, les gars, vous en aurez un autre si tout se passe bien. En une demi-heure, ils me font un fourbi impeccable, et en plus, deux fourbis de remplacement. Même que le chef de service a reçu une prime pour ça. Le Bavard demanda comment diable se faisait-il qu'avec une organisation aussi extraordinaire, ils aient réussi à réaliser ce que tout le monde sait. L'Arriviste haussa les épaules. Le Collaborateur dit que c'était plus que banal. On avait d'abord des moyens illimités, des pouvoirs illimités, de l'intéressement, des hommes d'action. Bref, une situation hors-pair. Et puis, c'est devenu une affaire comme toutes les autres, avantageuse pour les parasites et les fripouilles. Le Membre dit que de son temps, il n'y avait rien eu de semblable. Le Bavard dit que de toute façon, en ce temps-là, il ne pouvait rien y avoir qui pût produire quelque chose de semblable. Le Collaborateur dit qu'il en était ainsi toujours et partout. Loin de chez nous, la vie paraît toujours belle. Le Bavard dit que c'était bien vrai : loin de chez eux, la vie paraissait toujours belle. Le Collaborateur dit qu'il devait partir, cracha dans sa chope, encore à demi-pleine,

(1) Le pessimiste dit : ça ne peut pas aller plus mal. L'optimiste répond : mais si, mais si.

déclara ne pas comprendre comment les gens pouvaient boire une saloperie pareille et s'en fut. Un grand personnage, pensa le Membre; et il décida de lui faire transmettre en haut lieu un matériau dénonçant un certain nombre de choses et proposant des mesures de redressement.

LE SCHIZOPHRÈNE

Dans le temps libre que lui laissait son inaction forcée, le Schizophrène composait un traité sociologique. D entreprit ce travail, qui fut gros de conséquences, à la demande de son vieil ami, le Barbouilleur. Il n'aimait ni ne voulait écrire et il était obligé de déployer des efforts incroyables, pour saisir et fixer sur le papier les pensées désordonnées qui passaient dans sa tête comme des éclairs. De plus, il était persuadé que tôt ou tard, tout le monde serait au courant de son activité et qu'il serait obligé de retourner au Laboratoire. Et cela le déprimait quelque peu. Mais déjà, il ne pouvait pas ne pas écrire. Il avait le sentiment obscur d'être en possession d'un secret connu de lui seul ou de très rares individus ; il ne pouvait terminer sa vie stérile sans faire une dernière tentative de communiquer ce secret aux hommes. Il savait que les hommes étaient profondément indifférents à ce secret. Mais cela n'avait plus d'importance. D ne se sentait aucun devoir moral vis-à-vis des hommes, auxquels il ne devait absolument rien, mais vis-à-vis de lui-même. C'est en lui-même que l'humanité était présente. Devant les yeux de cette humanité s'écoulait sa vie, d'une transparence primitive. C'est donc devant elle qu'il aura à répondre, lorsque sa dernière heure sera venue. Mais le plus désagréable dans son travail d'écrivain, c'était pour le Schizophrène, l'absence d'une table et d'un bon stylo. Un jour, le Sociologue lui avait rapporté de là-bas un excellent stylo, mais Dieu seul sait où il avait disparu. C'est une conversation avec le Barbouilleur qui l'avait poussé à écrire son traité. C'est stupéfiant, comme tes pronostics et tes jugements se vérifient, avait dit le Barbouilleur. Comment cela se fait-il ? C'est très simple, répondit le Schizophrène. E. s'agit seulement de prévoir ce qui est prévisible et formuler des jugements là où les jugements ont un sens. Mais comment distinguer le prévisible de l'imprévisible et ce qui peut être jugé de ce qui ne l'est pas, demanda le Barbouilleur. Pour cela, j'ai ma théorie, répondit le Schizophrène. Explique, demanda le Barbouilleur. Je vais essayer, dit le Schizophrène. Seulement, je te préviens, elle n'a absolument rien de scientifique. Ça ne fait rien, dit le Barbouilleur, pourvu qu'elle soit vraie. En outre, poursuivit le Schizophrène, l'application de ma théorie ne nécessite pas tant de la réflexion que de la patience. Mettons par exemple qu'on accepte une de tes œuvres, qu'on fasse allusion à une nouvelle commande, qu'on publie deux ou trois lignes sur tes travaux, sans mentionner ton nom. On pourrait dire qu'il souffle un vent nouveau. Mais d'après ma théorie, il ne peut y avoir de vent nouveau pour toi. Patiente un petit peu, et tu pourras t'en convaincre toi-même. J'ai déjà pu m'en convaincre plus d'une fois, dit le Barbouilleur. C'est vrai, dit le Schizophrène, mais cela t'apparaît à chaque fois comme un effet du hasard, et non comme quelque chose

d'inévitable et, en théorie, de prévisible. Enfin, ma théorie, comme toute théorie, est d'une banale simplicité, mais d'un maniement très complexe. A peu près comme lorsqu'un Ivanien apprend à manger le riz avec des baguettes.

Et le Schizophrène se mit à écrire. D écrivait au fil de la plume, sans aucune correction. Lorsqu'il terminait un morceau, il le donnait au Barbouilleur et ne se souciait plus de son sort ultérieur. Le Barbouilleur le donnait à taper à quelqu'un et le traité se répandait à Ivanbourg par des voies mystérieuses, pénétrant dans toutes les institutions, et surtout celles auxquelles il n'était pas destiné. Pour finir, il arriva jusqu'à l'Institut, où le Collaborateur le découvrit par hasard, dans le bureau d'un instructeur négligent. Le Schizophrène avait donné à son traité le titre de « Sociomécanique », pour des considérations qu'il exposait dans son texte.

SOCIOMÉCANIQUE

La sociologie scientifique existe déjà depuis plus de cent ans. Le nombre de sociologues professionnels dans le monde a atteint des dimensions incroyablement colossales. Même chez nous, où la sociologie ne fut autorisée que tout récemment, provisoirement, et dans les limites et les directions raisonnables du point de vue des autorités, le nombre des sociologues a dépassé le millier en quelques années et leurs recherches menacent de plus en plus de prendre un caractère scientifique. Qu'il nous suffise de dire, par exemple, que l'un de nos grands sociologues a mis au point une méthode efficace, qui permet d'établir un fait qui illumina l'imagination ivanienne. D s'avéra que seuls 99,9999999999 % des cadres dirigeants d'Ivanbourg étaient loyaux à l'égard des cadres dirigeants d'Ivanbourg, ce qui entraînait en contradiction flagrante avec le point de vue officiel, selon lequel le pourcentage de loyauté des cadres était de 105,371%. Résultat: il fallut quelque peu modérer l'essor des recherches scientifiques à Ivanbourg et l'ex-grand sociologue, qui avait entrepris des recherches grandioses sur le terrain, sur mission du Laboratoire, n'eut guère le temps de déterminer le rôle considérable que jouait à Ivanbourg et environs l'opinion publique qui n'y avait jamais eu cours. Pour cette raison, il fut contraint d'écrire cinq volumes de conclusions scientifiques, au lieu des trois initialement prévus, et de publier dans la Revue une série d'articles sur le rôle dirigeant de la classe.

Tenant compte de la conjoncture qui s'est créée, je n'ai pas eu la présomption de me situer dans le cadre de la sociologie scientifique et j'ai décidé d'exposer mes réflexions sous la forme d'une discipline originale : la sociomécanique. Le choix de ce nom me fut dicté par mon intention d'exposer un point de vue non-historique sur les particularités et les rapports sociaux des hommes. Selon ce point de vue, les lois de la société sont partout et toujours les mêmes, à partir du moment où se forment des agrégats d'individus sociaux suffisamment importants pour qu'on puisse parler de société. Ces lois sont simples et, dans un certain sens, connues de tous. Ce qui les empêche d'être reconnues comme des lois qui régissent la vie

sociale des hommes, c'est la loi, selon laquelle les hommes cherchent d'autant plus à renaître officiellement meilleurs qu'ils deviennent pires dans la réalité.

Je suis prêt à reconnaître d'emblée que ma conception est erronée, mais je conserve quelque espoir, car, comme chacun sait, se trompe bien celui qui se trompe le premier. Si même cet espoir se révèle illusoire, je serai heureux de ne pas être aussi seul au monde que je le pensais jusqu'à présent.

LA BALLADE DES RATÉS

TRAITÉ DU DESTIN, DE LA LIBERTÉ, DE LA VÉRITÉ,
DE LA MORALE, ETC.

Dans ce traité, qui prétend à une imperfection exhaustive et à une rigoureuse absence de système, j'ai l'intention d'exposer tout ce qui m'est inconnu de source sûre au sujet de la naissance de la salle de police, à l'École des Pilotes de l'Armée de l'Air Ivanienne (EPAAI) et de sa période initiale, exclue de l'historiographie officielle pour être restée sans conséquences.

QUESTIONS DE TERMINOLOGIE

Au lieu du terme «salle de police», admis par la poliçologie mondiale, j'emploierai celui de «trou». D'abord, parce qu'il est plus court et d'une prononciation plus facile, non seulement dans la langue ivanienne, mais dans n'importe quelle langue. Ensuite, pour des raisons de principe. Le terme «salle de police» comporte de douteux relents d'intellectualisme, alors que «trou » est profondément populaire. Le terme « salle de police » exprime quelque chose de froid et d'étranger. Le terme «trou» exprime quelque chose d'affectueux et de proche, bref, quelque chose de bien de chez nous. D correspond davantage à l'énigmatique âme ivanienne et il est plus précis d'un point de vue scientifique. Et comme l'âme ivanienne devient un exemple irrésistible pour tous les peuples, à l'exception provisoire de quelques-uns, le terme « trou » a en perspective des prospectives incomparablement plus grandes que son concurrent d'Europe Occidentale. Le terme «prospectives» signifie la même chose que celui de «perspectives», mais il en diffère par la supériorité du rang social de son utilisateur. Le terme « superspectives » a un rang encore plus haut. Son utilisation exige une autorisation spéciale des instances supérieures.

A PROPOS D'UNE HYPOTHÈSE ERRONÉE

Récemment, parut un livre inédit du structuraliste Ivanov, structuraliste de chez nous, mais célèbre à l'étranger, qui s'intitulait: «Les racines de la langue

ivanienne contemporaine depuis qu'elle existe». On y trouve l'affirmation selon laquelle la notion de « trou » aurait surgi tout à fait indépendamment de la notion d'Europe Occidentale: «salle de police». Ce mot provient du mot mongol « terrouh » (« terreur ». De là vient également le mot « territoire », dans l'acception de «Défense, sécurité et surveillance du territoire». On analysa cette expression et, avec l'aide des ordinateurs de l'Institut de Trouthérapie Appliquée, on calcula que le mot «territoire» signifiait à l'origine l'ensemble des personnes dont les occupations étaient l'objet d'une attention particulière du trou, et que c'est seulement par la suite, lorsque tous les autres aspects de la vie sociale des hommes passèrent sous le contrôle du trou, que le mot «territoire» devint une notion géographique. Sur la base de ces données, le sociologue étranger et réactionnaire par définition, Ivanov, avança une hypothèse originale, qui était loin d'être neuve, sur la libération du joug mongol et la liquidation de ses conséquences. Selon lui, ce n'est pas nous qui avons exterminé -et expulsé les Mongols, mais exactement le contraire : ce sont les Mongols qui nous ont exterminés et expulsés, et qui ont pris notre place pour toujours. Opposant à l'auteur de cette hypothèse (si l'on peut dire) la riposte qu'il méritait, notre collaborateur Ivanov confirma, une fois de plus, que le trou était né en même temps que la famille et la propriété privée.

QUESTIONS DE CHRONOLOGIE

Divers points de vue ont été exposés sur la datation de l'origine du trou à l'EPAAI. Et comme il est de règle dans la science contemporaine (pour autant qu'elle soit sérieuse) aucun d'entre eux ne correspond à la réalité. Ainsi, dans l'ouvrage en cinq volumes de notre plus grand trouologue Ivanov : « Genèse du trou et son influence sur la démocratisation consécutive de la société », il est affirmé que l'EPAAI fut pourvue de son propre trou seulement à la fin du mois de janvier. Cependant, le provisoirement épargné Collègue a personnellement passé dix jours au trou et c'était déjà au mois de décembre. En outre, lorsqu'il arriva au trou, il y trouva déjà un groupe de détenus qui avaient eu le temps d'acquiescer tous les symptômes d'une cellule sociale primaire spontanée. Ainsi que l'a établi notre sociologie appliquée, récemment autorisée dans des limites et directions raisonnables (cf. par exemple, le livre d'Ivanov et Ivanov «Introduction timide et tolérée, avec l'autorisation des autorités, à la sociologie appliquée»), la formation d'une telle cellule sociale commence avec l'émergence d'un leader, ce qui exige au moins une semaine, et se termine lorsqu'un de ses membres, qu'on peut difficilement soupçonner dans un premier temps, s'approprie la fonction de Mouchard (en français: informateur), d'une façon imperceptible pour les autres membres de la cellule et surtout pour lui-même, et ce faisant, intègre la cellule sociale du type décrit dans l'ensemble de l'organisme social. Ce qui exige encore au moins une semaine. Si bien qu'au moment de l'arrivée du Collègue, le trou fonctionnait déjà depuis pas moins de deux semaines. On ne saurait approuver ici l'opinion d'Ivanov qui, dans sa monographie primée : «Les mouchards au service de la cybernétique

sociale», réduit ce délai à une semaine, sous prétexte qu'on avait mis au trou le mouchard officiel Littérateur, qui ne pouvait pas ne pas remplir ses fonctions habituelles.

En effet, la promotion d'un individu au rôle de mouchard se fait d'après des lois qui sont foncièrement différentes selon qu'il s'agisse d'un groupe social officiel ou, au contraire, spontané. En particulier, comme l'a montré Ivanov dans son article : «Modèles mathématiques dans la théorie de la classification des mouches », dans les cellules sociales officielles, le mouchard est nommé, et dans les cellules spontanées, il surgit par autogénération. En outre, on savait au trou depuis le début que le Littérateur était un mouchard officiel, c'est pourquoi il ne pouvait être le mouchard immanent à la cellule sociale donnée. Soit dit à propos, la personnalité de ce dernier n'a toujours pas été établie avec une certitude absolue. L'opinion d'Ivanov (le mouchard immanent aurait été le Patriote) n'est pas dénuée de tout fondement, mais on ne peut la considérer comme prouvée. Le Patriote lui-même, qui a publié un grand article dans le recueil des Victimes, y glisse des allusions sur le Barbouilleur, et même sur le Déviationniste. Enfin, le Littérateur était au trou un spécialiste des paroles et des actes (chaussettes, fausses permissions, anecdotes, etc.), tandis que le mouchard immanent s'était spécialisé visiblement dans les pensées et les intentions. Les faits suivants peuvent en témoigner. L'énigme de l'enlèvement par les détenus de la plus grande casserole « Ferdinand », pleine de rata (bouillie d'avoine complète), n'a pas été élucidée, alors que la sentinelle qui avait participé au débat sur la vérité objective et exposé ses vues sur le service de garde fut bientôt détachée de l'école pour une destination inconnue. Tout ce malentendu au sujet de la datation de la naissance du trou à l'EPAAI est sans doute lié au fait qu'il fut transféré en janvier de la chambre, voisine de la cuisine, à la cave, sous le poste de garde. Du fait de la réfection des murs, on n'a conservé aucun témoignage écrit de l'existence du trou avant ce transfert, et les historiens ont commis l'erreur de prendre l'époque du transfert pour l'époque de la naissance du trou. Toutefois cette erreur représente l'une des vertus de notre méthode historique pour aborder les problèmes.

LE BÂTIMENT DE L'ÉCOLE

Il est notoire que le bâtiment de l'EPAAI est le plus beau et le plus majestueux de toute l'agglomération urbaine d'Ivanbourg. Les timbres qui portent sa représentation se rencontrent même dans les pays d'Amérique Latine et d'Afrique Noire. Il fut reconstruit peu avant la guerre, à partir d'une demeure seigneuriale à moitié détruite et entra de plain-pied dans les trésors de notre architecture. Plus de cinq cents cadres gestionnaires, de chefs militaires locaux et d'écrivains en visite reçurent un prix, et le camarade Ivanov en reçut deux (le premier, pour son interdiction, le second, pour son autorisation). Le moderniste bourgeois Le Corbusier dit, en voyant ce bâtiment, qu'il n'avait plus rien à faire chez nous et réintégra ses pénates. Le grand critique d'art Ivanov, dans son article : « Pourquoi je ne suis pas un moderniste »,

écrivit à ce propos que, de toute façon, on ne le retenait pas. L'originalité du bâtiment de l'EPAAI réside dans sa double façade : elle possède une façade arrière, la principale, et une façade avant, celle qui sert de rechange. Les façades sont construites dans des styles si différents que les visiteurs officiels, les touristes étrangers et même les vieux habitants de l'agglomération les prennent encore pour des bâtiments distincts. C'est pour cette raison qu'avant la guerre, les autorités locales mirent le bâtiment à la disposition de deux organisations à la fois : l'Aéroclub et l'Entreprise de Lait-Viande. Il s'ensuivit une situation conflictuelle. Les chefs des organisations citées préparèrent, chacun de leur côté, un matériau critique concernant leur concurrent respectif et ils furent tous deux arrêtés. Bientôt, une des organisations manqua de matières premières, et le conflit se résolut de lui-même, en accord complet avec la Théorie. Dans son livre « L'identité et la lutte des contraires dans l'agglomération d'Ivanbourg et ses environs », le philosophe Ivanov cite cet incident comme un exemple caractéristique, car chez nous, à la différence des autres, là-bas, les contradictions ne deviennent pas antagonistes, mais trouvent une résolution en leur dépassement. Si on se met devant la façade principale du bâtiment de l'EPAAI, et le dos tourné à la voie d'eau principale, la rivière Ivanasse, et au barrage projeté, on comprendra tout de suite combien avait raison le Numéro Un Ivanov qui, lorsqu'il inaugura le bâtiment, déclara que c'est dans de tels palais splendides que vivront tous les travailleurs dans un avenir radieux tout récent. La façade du bâtiment est décorée de neuf cents colonnes de tous les ordres connus en architecture mondiale ; et le toit soutient de nombreuses tours qui s'élancent dans le ciel, pour former avec lui un tout harmonieux et qui reproduisent exactement les coupes inimitables du Temple d'Ivan le Bienheureux. Profondément ému par cette splendeur, le célèbre ingénieur des âmes Ivanov prononça dans la rédaction du magazine bisannuel « L'aurore du nord-est », la phrase historique suivante : « Devant cette beauté surhumaine, l'on est tenté de se mettre au garde-à-vous-fixe et de retirer son chapeau ». Le regard de son homonyme, l'élève-officier Ivanov, de la compagnie de réserve, fut par hasard attiré par l'aspect esthétique de cette (selon son opinion erronée) baraque absolument impropre à toute vie humaine normale ; tout en jetant des coups d'œil inquiets vers la statue de trois étages du Chef, il glissa à l'oreille de son vieil ami, l'élève-officier Ivanov : « Pour le pourcentage de colonnes par tête d'habitant, nous avons enfoncé les Grecs. A présent, nous sommes la première puissance coloniale du monde ». L'ami rapporta cette conversation à qui de droit, et le destin du calomniateur fut scellé avant même la descente des couleurs. Comme il est dit dans la « Ballade » :

Et malgré tout son bagout,
H alla pleurer au trou. Il s'agit du trou de la garnison, car
l'EPAAI n'avait pas encore son propre trou. Cet incident fit naître une idée, encore
vague, dans l'esprit de la Direction de l'Ecole. Subséquemment, le Collaborateur fut
détaché aux Cours de Perfectionnement et se remit à étudier les Sources.

LE VECE

Au moment de l'édification du bâtiment de l'EPAAI, on commit un oubli insignifiant, mais qui joua un rôle certain dans l'essor de la littérature réaliste vécéiste : les architectes avaient oublié de prévoir un vécé. Au cours de l'instruction, il fut établi qu'ils avaient agi dans une intention criminelle, suivant en cela la théorie erronée d'Ivanov, pour lequel le dépérissement des vécés doit intervenir dès la première étape. L'écrivain Ivanov prononça à cette occasion cette autre phrase, devenue elle aussi historique: «Si quelqu'un est pris, on le liquide». L'oubli fut remarqué seulement quand l'Aéroclub s'empara entièrement du bâtiment. Il fallut dénicher, au fond de la cour, à une bonne distance de l'Ecole, un terrain qui était relativement moins encombré que les autres par toutes sortes de débris et y construire un vécé du type «chiotte rustique». Il fallut prévoir spécialement deux heures dans l'emploi du temps des élèves, pour les expéditions au vécé, sur la base du calcul suivant : trois fois dix minutes par jour et par personne, pour quinze places assises qui ne présentaient pas de danger pour l'utilisateur. A vrai dire, il n'y a pas eu de calcul à proprement parler. Le chiffre cité fut obtenu de façon empirique et ce n'est qu'a posteriori qu'il reçut un fondement théorique, grâce à l'utilisation des puissants moyens de la table de multiplication moderne. Dans son livre : «Dialectique du général et du particulier dans l'agglomération d'Ivanbourg et ses environs», le philosophe local Ivanov cita cet événement, comme un exemple brillant d'une prévision purement théorique d'un fait empirique, comparable, du point de vue de ses conséquences sur le développement de la science, à la découverte du positron. Avec la tombée de la nuit, les expéditions au vécé présentaient un risque pour l'équipement des élèves, et c'est pourquoi ils évitaient de l'utiliser même dans la journée. Il fallut frayer un chemin jusqu'au vécé. Mais il était déjà trop tard : les élèves avaient pris l'habitude d'utiliser à leurs fins de petits recoins douillets de la cour-dépotoir, et le vécé fut utilisé seulement par des intellectuels isolés et suspects, qui cherchaient ainsi à extérioriser leur « Moi ». On établit autour d'eux une surveillance.

DE L'INUTILITÉ DE L'INFORMATION

En allant au Débit, le Bavard passa chercher le Schizophrène. Le Collaborateur et le Membre étaient déjà en place. Le Membre voulait à tout prix refiler au Collaborateur son cahier de réflexions pour une réorganisation. Vous devriez comprendre, suppliait-il l'inflexible Collaborateur, qu'il est absurde de garder secrets les tremblements de terre, inondations et autres événements, dont les dirigeants ne sont en rien responsables. Puisqu'il s'agit de phénomènes naturels, élémentaires, ou bien de faits statistiques, inévitables dans toute évolution complexe. Puisque les rumeurs finissent de toute façon par se répandre. Le Collaborateur tenta de s'en défaire à coups d'anecdotes. Mais le Membre, typique représentant, épargné par hasard, de l'époque révolue, était totalement amputé du

sens de l'humour et jouissait d'une immunité permanente contre le rire. Tout en regardant ce fou furieux de la justice avec angoisse, le Collaborateur se disait : bien fait pour toi, pauvre crétin. Il est grand temps que j'en finisse avec toutes ces idées puantes et que je me reconvertisse sur les trafiquants. On est mieux payé et il y a moins de responsabilités. Et puis, les gens sont tout de même plus potables. Prenez par exemple la dernière baisse de prix, ne désarmait pas le Membre. Pourquoi ne pas dire aux gens franchement et honnêtement que la récolte est trop bonne, que la productivité du travail a dépassé le niveau prévu et que le coût de production a baissé au-dessous du seuil fixé. Le peuple comprendrait et prendrait des initiatives de lui-même. Le Bavard et le Schizophrène prirent la discussion en marche. Le Collaborateur tentait de l'aiguiller sur un autre sujet, en montrant discrètement l'Instructeur, mais le Bavard dit qu'on s'en fichait : il pouvait écouter si ça lui faisait plaisir, il était payé pour ça. Et si ça ne plaît pas au Collaborateur, il peut aller se faire foutre, on ne le retient pas. Le Schizophrène dit que les prétentions du Membre étaient insensées, car, par définition, l'information ne saurait être ni véridique, ni complète. D'ailleurs, pour qu'une société fonctionne normalement, il n'est nul besoin d'information et les autorités trouvent instinctivement la voie juste, lorsqu'elles gonflent des balivernes ennuyeuses, lorsqu'elles taisent des événements importants, lorsqu'elles interprètent pour vous et moi l'univers tout entier. Ce n'est même pas tant la voie juste qu'une voie qui leur est naturelle. Peut-être même qu'elles ne demanderaient pas mieux d'agir autrement, mais cela leur est impossible. Le Bavard dit qu'une société saine, de même qu'un homme sain, n'a nul besoin de bulletins de santé : quant à une société moribonde, ils ne lui seront d'aucuns secours. Le Membre se mit à piailler au sujet des maladies et de leurs diagnostics. Le Bavard lui rétorqua que pour une société, la maladie était un état normal, qu'on ne pouvait guérir une société, qu'il n'y avait pas de médecin capable de le faire ; quant à ceux qui établissent des diagnostics et composent des ordonnances, il faut les écraser comme des punaises. La question n'est pas là, dit le Collaborateur. Il faut mentir de façon que ce soit vrai, et dire la vérité de façon que ce soit des mensonges. Et le Collaborateur raconta l'anecdote archi-connue, où un joueur de chez eux battit un joueur de chez nous et où on annonça chez nous que le nôtre était classé second, et le leur, avant-dernier. Finalement, la radio, la télévision et les journaux ne découlent pas de l'essence même de l'Isme. Le Schizophrène dit que dans la mesure même où, par la force des choses, on laisse passer une certaine vérité, cette vérité est accessible à tous et ne nécessite aucune découverte. C'est pourquoi les hommes préfèrent s'abuser et se précipitent sur des mensonges plus grandioses les uns que les autres. Le mensonge est toujours une découverte. Et puis on peut justifier telle ou telle chose par la complexité de la vie et l'inéluctabilité des égarements sincères. Le Bavard dit qu'il devrait y avoir quelque chose comme des lois objectives de la désinformation, du type de la loi de pesanteur, et que le Schizophrène avait à coup sûr imaginé quelque chose sur la question. Le Schizophrène dit que de telles lois existaient. Par exemple, la tendance à réduire au minimum les mauvaises nouvelles et à gonfler les

bonnes au maximum. Et si elle n'existait pas, il conviendrait de l'inventer. On ne ment pas par mauvaise intention ou par sottise, on ment parce que la tromperie est la forme la plus avantageuse de comportement social. La loi fonctionne d'une façon extrêmement formelle, dans tous les domaines. Car on ment même quand ce n'est pas du tout nécessaire, et même quand cela cause du tort, car on ne peut pas faire autrement. Le Membre dit que cette théorie n'expliquait pas les déformations de l'histoire. Au contraire, dit le Collaborateur. Il faut inculquer aux hommes qu'autrefois, tout était pire, toujours et partout. Car même un petit détail véridique peut faire découvrir un niveau de vie plus élevé. Le Membre dit qu'on ne pouvait dissimuler la vérité sur le passé. Il y a tout de même des témoignages matériels irréfutables. Le Bavard dit que c'était là une consolation pour les idiots. Les hommes commencent par dissimuler la vérité de toutes leurs forces, et par la suite, ils ne peuvent plus la reconnaître, même s'ils le désirent. Les uniques supports de la mémoire se réduisent à des tessons de poteries et des résidus de mammouths. Est-ce cela, l'histoire ? L'histoire ne laisse pas de traces. Elle ne laisse que des conséquences qui ne ressemblent en rien aux causes qui les ont fait naître.

LE MONUMENT DU CHEF

Devant la façade principale de l'EPAAI, lisait l'Instructeur, fut érigée une statue du Chef, grandeur non-nature, sur un piédestal de granit pourvu de chaînes massives, qui pendant longtemps furent considérées comme décoratives. En raison d'un affaissement imprévu des fondations, la Statue se pencha en avant plus que ne l'avaient autorisé les instances supérieures, si bien qu'il semblait que d'un moment à l'autre, le Chef allait piquer de son nez puissant dans la rivière Ivanasse, et réduire en poussière le projet de barrage qu'on avait planifié dans cette zone. En ce qui concerne le Sculpteur, les mesures nécessaires furent prises. Sitôt arrivé de la capitale, le Collaborateur établit cependant que dans cette position, la Statue était devenue encore plus stable. Quant au Personnage qui était venu délivrer une médaille à l'agglomération, il remarqua que la Statue inspirait un sentiment de culpabilité et la crainte d'être écrasé, ce qui correspondait tout à fait à l'humanisme universellement reconnu du Chef. Mais on ne pouvait plus ressusciter le sculpteur, ce n'est que bien plus tard que la science apprit à le faire. Et même si on l'avait ressuscité, on n'aurait pas eu de certitude que c'était bien lui. La Statue était disposée d'une telle façon que les élèves tombaient toujours nez à nez avec elle, où qu'ils allassent. L'effet était irrésistible ; le Collègue, qui partait un jour en fausse permission, fut saisi de terreur à la vue du profil familial sur le fond d'un ciel lugubre et tourna les talons. Par la suite, il prenait ses fausses permissions en escaladant la palissade, près du vécé, cette voie étant pourtant plus dangereuse. Lorsque le culte de la personnalité fut dénoncé et que tous ses effets nocifs furent liquidés, la Statue fut reléguée quelque part pour un temps, et on érigea à sa place un torse nu d'Ivanov. Mais personne n'y faisait déjà plus attention. Dix ans auparavant, le Collaborateur avait eu un rêve prophétique, où la Statue s'était mise

à vaciller et était tombée. Le Collaborateur avait d'abord ressenti une grande joie et s'était écrié: «Enfin ! », mais ensuite frappé d'horreur, il avait vu que la Statue tombait droit sur lui. D s'était élancé pour la soutenir, mais les forces lui avaient manqué et elle s'était effondrée dans une toute autre direction. Jusqu'à maintenant, personne ne sait laquelle. En conséquence, le Collaborateur fut élu à l'Académie.

BALLADE

j

La « Ballade de l'élève-officier inconnu » fut publiée pour la première et dernière fois sur les murs du vieux vécé de l'EPAAI. Son auteur présumé, l'élève Ivanov, fut pour une raison ou pour une autre détaché au front, et bientôt, il devint inconnu. La « Ballade » commençait ainsi :

Moi, les gars, j'suis pas poète.
Je n'ai pas ce don en tête.
Les poèmes, les droits d'auteur,
Ca ne fait pas beaucoup de beurre.
Et puis, il faut bien le dire,
Je n'aime pas du tout écrire.
C'est vraiment par pur ennui
Que j'aligne ces écrits.
Et je veux, pour commencer,
Une ballade composer.
Je ne vous demande guère

De la lire. Allons, j'opère. En janvier, le vieux vécé fut démolit. A sa place, on en érigea un nouveau, doté d'un coefficient d'utilité plus élevé et d'un coût de production plus bas. A l'Ecole, on se mit alors à distinguer deux époques: celle de l'ancien vécé et celle du nouveau. On attribua à la première époque toutes les vertus de la civilisation et elle devint légendaire. Les murs du nouveau vécé se couvrirent avec une vitesse stupéfiante de dessins, de poèmes et d'aphorismes, au contenu essentiellement erotique. Pourtant, il n'y eut rien qui pût ressembler à la «Ballade». C'est ainsi que se vérifia la prophétie du Déviationniste: le temps des chefs-d'œuvre est révolu, nous arrivons à une ère de production massive de médiocrités. Comme la « Ballade » ne fut jamais republiée et comme la mémoire humaine est éphémère et inconstante, cette œuvre remarquable d'art mural peut être, selon toute vraisemblance, considérée comme irrémédiablement perdue. Cependant, la dégradation de l'art fut compensée par les progrès de la pensée scientifique. Le Patriote, qui avait participé à l'édification du nouveau vécé, découvrit deux couches d'excréments de qualité distincte et exprima l'idée de mesurer la teneur de la nourriture en calories d'après celle des déjections obtenues d'un élève moyen. Les deux époques s'opposent également du point de vue de leur rapport émotionnel au Monde. Il suffit de comparer, par exemple, ces lignes tirées de la « Ballade » :

« Les harengs que nous touchions,
Pour la gnôle nous les changions » avec les
meilleurs vers de l'époque néo-vécénienne, par exemple ceux-ci :

Je suis resté ici, mes frères,
Et j'ai versé des larmes amères.
Après un tout petit repas,

J'ai fait pourtant un gros caca, pour constater qu'on
passe de thèmes optimistes, dans la manière de la Haute Renaissance, à un Art
Décadent sans espoir. L'Adjoint du commissaire politique passa par hasard au
nouveau vécé et en conclut qu'il était nécessaire de renforcer l'éducation politique.
Les résultats ne se firent guère attendre. A côté des vers déjà cités, on put en lire
de nouveaux :

J'ai poireauté une heure ici
Et j'ai des crampes, tant j'ai ri.
J'avais bouffé une gamelle pleine,

Et j'ai rempli mon trou sans peine. Mais il est difficile de
dire s'il s'agissait d'une manifestation d'optimisme ou d'une subtile
apologétique.

LE DÉVIATIONNISTE

En décembre, l'élève-officier Ivanov, en effectuant un exercice de vol, sauta de son avion en parachute. D l'expliqua en arguant du fait que, soi-disant, le moteur avait pris feu. L'avion ne prit pas feu en s'écrasant à terre. La commission d'expertise découvrit dans le moteur les restes calcinés d'un chiffon, mais n'y prêta aucune signification. Elle raisonna de la façon suivante : Puisque même après le choc, l'avion n'a pas pris feu, il est évident qu'il n'y avait aucune menace d'incendie. L'élève Ivanov déclara à ce propos que les jugements qu'on porte sur le passé et qui semblent valables à l'heure actuelle, n'étaient pas forcément valables dans ce passé ; et puis, il aurait bien voulu voir quelle conclusion auraient tirée les experts, au moment où ils auraient vu une flamme dans le moteur, s'ils s'étaient trouvés à ce moment-là à bord de l'avion. Le Collaborateur qui avait suivi des études de doctorat sur ces questions et qui avait failli obtenir le grade de docteur es sciences humaines, démasqua ces déclarations comme une tentative de substituer à la dialectique la logique formelle bourgeoise. On jugea que les agissements de l'élève Ivanov se ramenaient à une intention déviationniste, qui s'appuyait sur la destruction préméditée d'un coûteux matériel de guerre. Et l'élève Ivanov (dorénavant, le Déviationniste) se joignit au Calomniateur.

Dieu, mon Dieu ! Je suis flambé !
Au tribunal on va m'traîner !

(Extrait de la « Ballade »)